

Je rentre à la maison

Un grand film de Manoel de Oliveira, un grand rôle pour Michel Piccoli

Je rentre à la maison, France / Portugal 2001, 90 minutes

Francine Laurendeau

Number 217, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2002). Review of [Je rentre à la maison : un grand film de Manoel de Oliveira, un grand rôle pour Michel Piccoli / Je rentre à la maison, France / Portugal 2001, 90 minutes]. *Séquences*, (217), 40–40.

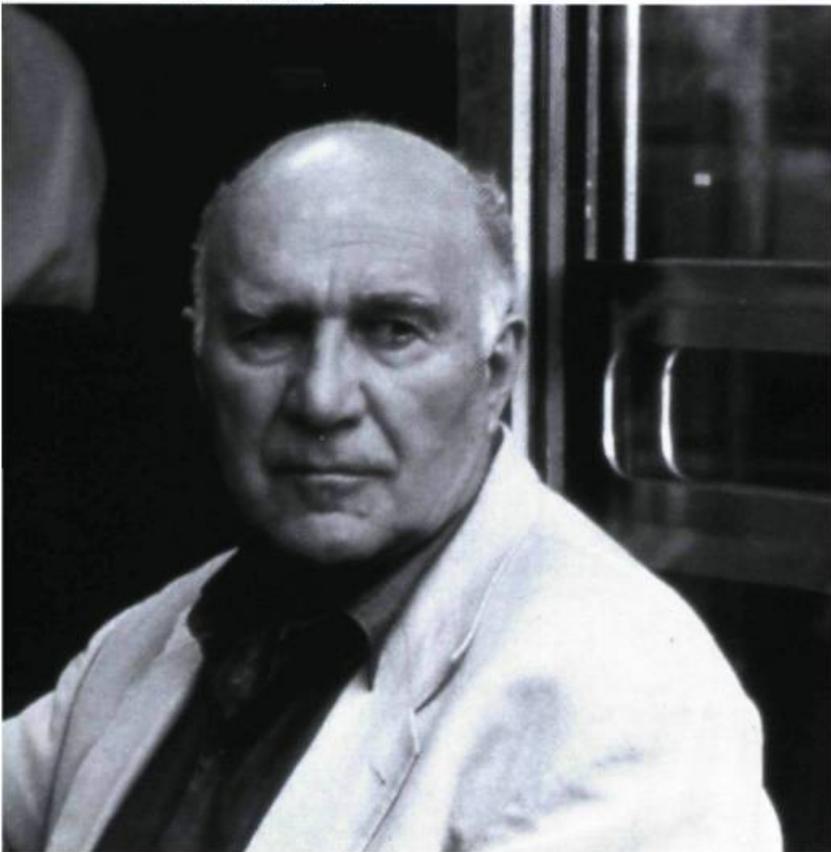
JE RENTRE À LA MAISON

Un grand film de Manoel de Oliveira, un grand rôle pour Michel Piccoli

Nous sommes au théâtre où Gilbert Valence, comédien septuagénaire de grande réputation, interprète *Le roi se meurt*, de Pirandello. Il est le roi, pitoyable et puéril : « Pourquoi je suis né si c'était pas pour toujours ? » Derrière la scène, silhouettes inquiétantes, des hommes attendent la fin de la pièce. C'est pour lui annoncer que sa femme, sa fille et son gendre viennent d'être foudroyés dans un accident de voiture. Comment reçoit-il le coup ? Une bienveillante ellipse nous épargne la crise, les larmes, le drame. Et nous nous retrouvons quelques semaines ou quelques mois plus tard, lorsque la vie a repris son cours. Car ce film, c'est avant tout un film sur la vie qui continue. La vie quotidienne de Gilbert Valence, avec ses habitudes. Le petit cérémonial du matin. Les balades à travers Paris. La lecture du journal au café. L'achat de chaussures neuves. Il ne parle pas de sa femme, qu'on sent toujours très proche. Il n'envisage pas non plus de « refaire sa vie », même si une jeune actrice lui laisse savoir qu'elle est amoureuse de lui. Il discute avec son agent qui voudrait lui faire accepter une télésérie payante, mais dont les thèmes lui déplaisent. Car c'est sans compromission qu'il entend exercer son métier de comédien.

Il s'occupe affectueusement de son petit-fils qui habite désormais chez lui, qui n'a plus que lui. Et bien sûr, on le retrouve au

Le caractère fugitif de la vie



théâtre. Après Pirandello, il est chaque soir Prospéro dans *La Tempête*, de Shakespeare. « Nous sommes faits de la même étoffe que les rêves et notre petite vie est entourée d'un sommeil... » Tout va plutôt bien jusqu'au jour où il accepte au pied levé de remplacer un acteur dans une adaptation cinématographique d'*Ulysse*, de James Joyce. Il doit jouer en anglais, le texte est difficile et le réalisateur américain, d'une impitoyable méticulosité. (Sublime John Malkovich !) Et, parce qu'il est un peu âgé pour le rôle, on l'a maquillé : on lui a expertement collé une mèche légère sur le front et une moustache qui lui barre le visage. En tant qu'acteur, il en a sûrement vu d'autres. Mais pour le spectateur, cette nouvelle tête un peu saugrenue va ajouter au malaise. Car voilà que Gilbert Valence n'en peut plus. Il craque. « Je suis fatigué. Je rentre à la maison. » Et, devant la surprise générale, sans qu'on fasse un geste pour l'arrêter, il quitte le studio, d'un pas incertain. Et il rentre chez lui. On n'ose conclure. C'est le regard angoissé de son petit-fils qui nous renseigne sur la gravité de la situation.

Je rentre à la maison est un des films à la fois le plus achevé et le plus émouvant de Manoel de Oliveira. C'est d'abord un film, je l'ai dit, sur la passion du théâtre. Les extraits de pièces sont assez longs pour qu'on sente battre le cœur de l'œuvre. Et ils sont très astucieusement choisis pour ce qu'ils nous laissent entendre sur le caractère fugitif de la vie, sur sa fragilité. Un film sur la mort donc tout autant que sur la vie.

Mais il ne faudrait pas non plus oublier que ce film a un côté ludique et souriant, celui du piéton qui se promène dans Paris, vers le Trocadéro, avec la Tour Eiffel illuminée pour l'an 2000, un Paris qu'on aime en général pour sa beauté, en particulier pour ses cafés. Il y a d'ailleurs une scène cocasse dans le café où Gilbert Valence a ses habitudes. C'est aussi, une certaine nuit, la grande ville occidentale avec ses menaces troubles, avec ses drogués qui brandissent des seringues infectées, j'ai presque envie de dire que le terrorisme n'est pas loin.

Michel Piccoli incarne avec sobriété un homme à qui l'expérience a profité, un homme devenu sage, un homme intègre qui reste fidèle à sa déontologie. Dans les séquences théâtrales, Piccoli sait donner toute leur dimension scénique à ses personnages — sans succomber au piège de l'emphase — pour redevenir presque taciturne dans la vie quotidienne, dans la « solitude » de Gilbert Valence. C'est un grand rôle pour Michel Piccoli à qui j'aurais donné sans hésitation le prix de la meilleure interprétation masculine au dernier Festival international du film de Cannes.

Francine Laurendeau

France/Portugal 2001, 90 minutes — Réal. : Manoel de Oliveira — Scén. : Manoel de Oliveira — Photo : Sabine Lancelin — Mont. : Valérie Loiseleux — Son : Jean-François Auger, Henri Maikof — Déc. : Yves Fournier — Cost. : Isabel Branco — Int. : Michel Piccoli (Gilbert Valence), Catherine Deneuve (Marguerite), John Malkovich (John Crawford, le réalisateur), Antoine Chappey (George), Leonor Baldaque (Sylvia), Leonor Silveira (Marie), Jean Koettgen (Serge, l'enfant) — Prod. : Paulo Branco — Dist. : Les Films Séville.